

d'une exégèse tendancieuse de sa philosophie des races. — De M. Albert Flament, dans sa chronique « le Salon de l'Europe », un bien curieux récit des circonstances où Renoir peignit « La Loge », une de ses plus admirables toiles avec « la Femme au châle gris ».

*Le Correspondant* (25 septembre): le R. P. Lagrange: « Le Messianisme de Virgile ». — De M. J. S.: « Lettre de Trèves ».

*La Coopération des Idées* (septembre-octobre): « Vers la bolchévisation universelle ». — « Pacifisme d'abattoir », par M. Georges Deherme.

*La Revue de France* (1<sup>er</sup> octobre): « Victor Hugo, avocat », par M. Jacques Hamelin.

*Crapouillot* (octobre): « Les marchands de canons contre la nation », par MM. J. Galtier-Boissière et R. Lefebvre. — Le titre exact serait: «...contre les nations. » Car, d'août 1914 à novembre 1918, les magnats des industries de guerre ont agi en internationalistes qui sacrifiaient les vies humaines de tous les belligérants, sans distinction de drapeau.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

### MUSIQUE

Début de saison. Les Concerts : M. Louis Hasselmans, Mlle Slenczynski. — Le Théâtre. Opéra : *Aida*; *Le Crépuscule des Dieux*. — Empire : *Deux sous de fleurs*, opérette de M. Paul Nivoix, musique de M. Ralph Benatzky. — Bouffes-Parisiens: *O mon bel inconnu*, comédie musicale de M. Sacha Guitry, musique de M. Reynaldo Hahn. — La Musique et la Radio. — Le Diapason.

La vie musicale, en sommeil à Paris durant l'été, s'est réveillée soudain. Les trois baguettes de MM. Paul Paray, Albert Wolff et L. Hasselmans se sont levées à pareille heure, avec le synchronisme habituel, samedi 7 octobre, au Châtelet, à la salle Gaveau et aux Champs-Élysées. Le lendemain, toujours en fin d'après-midi, les Concerts Poulet, sous la direction de M. F. Cooper, faisaient leur très brillante réouverture. Hormis les débuts de M. Hasselmans et de Mlle Ruth Slenczynski aux Concerts Padeloup, ces séances de rentrée ne nous offraient que l'agrément prévu de retrouver bien « en forme » les orchestres et les chefs, avec des programmes sans surprise, la tradition voulant qu'il n'y ait point de premières auditions ces jours de rentrée. Je me borne donc à enregistrer le succès de **M. Louis Hasselmans**, chef plein d'autorité, de précision,

de finesse, sobre de gestes, et qui nous donna une interprétation parfaite de la *Troisième Symphonie* de Saint-Saëns et des *Préludes* de Liszt. Quant à Mlle Ruth Slenczynski, elle a mis la salle en délire. Il faut dire que **Ruth Slenczynski** a tout juste huit ans et qu'elle a joué le premier *Concerto* de Beethoven non point en jeune prodige, mais en véritable artiste. Cela, c'est déjà extraordinaire, mais ce n'est pas tout, puisqu'elle a interprété ensuite, seule, du Bach d'une manière qui peut soutenir la comparaison avec le jeu des plus grands pianistes. Je n'aime guère les petits phénomènes et j'éprouve ordinairement pour eux plus de pitié que d'admiration. Mais cette enfant si merveilleusement douée n'inspire aucun autre sentiment que le plaisir musical le plus pur. On la sent joyeuse elle-même devant le clavier; elle n'a ni crainte ni effronterie de jeune cabotine. Elle est simple et naïve. Des gens, derrière moi, disaient: ce n'est pas un « phénomène », c'est un miracle — et c'est, ma foi, vrai.

§

Venu l'autre soir à l'Opéra pour entendre Mlle Marjorie Lawrence dans le *Crépuscule des Dieux*, j'ai applaudi Mlle Hoerner dans **Aïda**. Je ne l'avais pas encore entendue dans ce rôle. Elle s'y montre très brillante. La voix est fort belle, fort bien conduite; le jeu est intelligent, plein de vivacité. La représentation quasi impromptue était bonne: voilà qui fait honneur au théâtre.

Remise du surmenage qui l'avait éloignée de la scène si fâcheusement, Mlle Marjorie Lawrence a chanté quelques jours plus tard **Le Crépuscule des Dieux** avec le plus vif et le plus mérité des succès. Je vous avais signalé la belle création du rôle de la prêtresse Keltis, faite, à ses débuts, par Mlle Marjorie Lawrence dans le *Vercingétorix* de M. Canteleube. Il n'y a point de doute que l'Opéra ait fait en elle la plus précieuse des recrues: Mlle Lawrence possède une grande voix de falcon. Le timbre et l'ampleur en sont admirables; elle joue avec une fougue et une ardeur où s'emploie toute sa jeunesse. Elle est une Brunnhilde d'une qualité rare.

§

Je n'ai pas reçu de service pour les Bouffes, où l'on a donné **O mon bel inconnu**, comédie musicale de M. Sacha Guitry,

musique de M. Reynaldo Hahn, mais on m'assure que cette musique est pleine d'invention et d'agrément. Pourquoi faut-il, en revanche, que j'aie à parler de la musique de **Deux sous de fleurs**, la nouvelle opérette à grand spectacle de l'Empire, alors que tout est charmant dans ces dix-huit tableaux montés avec un luxe, un souci des couleurs, une science de la mise en scène vraiment remarquables, mais que la musique de M. Benatzky est d'une pauvreté qui fait déplorablement tache au milieu de ces richesses? Cela semble fabriqué « en série » et pour plaire aux moins difficiles. Et l'on éprouve bien du regret en constatant une fois de plus que le théâtre se contente — s'il ne les exige — de partitions aussi médiocres, alors qu'il donne tant de soins à ce qui doit plaire aux yeux... Il s'agit là d'une féerie dont l'intrigue ressemblerait à toutes celles que l'on donnait jadis au Châtelet si les fées n'y étaient remplacées par un noble lord. L'action se passe sous le règne de la reine Victoria, ce qui est prétexte à costumes et à décors amusants. Et, comme dans les féeries, un poète sans le sou devient millionnaire au dénouement et épouse la propre fiancée du lord qui la lui abandonne (ce qui évitera, certes, à ce noble front un ornement moins estimé qu'une couronne). Il y a une chasse à courre, des lavandières qui, telles les vendangeurs antiques, foulent, de leurs pieds nus, le linge dans des cuves, une fête de patinage, une réception dans un château historique, un effet de brouillard à Londres, il y a, que sais-je encore? vingt entrées de « girls » et cinq grands ballets, des décors de Vertès d'une ingéniosité délicieuse, et puis il y a Dranem, André Dubosc (un lord d'une étonnante dignité), il y a Friant et J. Noguero, Mlle Rita Georg et Mme G. Duclos, et puis encore les charmantes Max Rivers Girls. Mais il y a la musique de M. Benatzky, l'heureux auteur de l'éternelle *Auberge du Cheval Blanc* — et cela, pour les gens qui aiment vraiment la musique, gâte quand même un peu le plaisir...

## §

Il faut avoir le courage de le dire et de le redire. La musique française souffre de la médiocrité et de l'ignorance des auditeurs français. Nous avons une élite musicale et des créateurs que l'Europe peut actuellement nous envier, mais la facilité avec la-

quelle on dupe notre public est un perpétuel sujet d'irritation pour les témoins de sa sottise.

Ces lignes, qui s'appliquent si bien à ce qu'on vient de lire, sont extraites d'un article de M. Emile Vuillermoz publié dans *Candide* du 28 septembre, au sujet de **la Radiodiffusion**. Car la question dont je vous ai déjà entretenu à plusieurs reprises continue de passionner le monde musical et inspire de très nombreux articles. Dans celui que je citais tout à l'heure, M. Vuillermoz se demande si la T. S. F., au lieu de remonter ce courant qui descend vers plus de bassesse, a fait, jusqu'ici, quelque chose pour éveiller dans la foule cet appétit et ce besoin du beau sans lesquels l'art d'un pays ne peut se développer et vivre. Et il conclut fort justement que, grâce à son pouvoir de suggestion, disons le mot, d'obsession, la T. S. F., si l'on en veut tirer parti, doit pouvoir transformer complètement l'imagination auditive de tout un peuple, l'affiner, l'éduquer. Mais, comme nous le disions ici même, M. Vuillermoz demande que les millions providentiels de la taxe, *le Pactole*, — ainsi intitule-t-il son article — soient bien affectés à la réalisation de cette pédagogie nationale : l'essor de la musique française en dépend.

Même conclusion de M. Pierre-Octave Ferroud qui, dans sa chronique de *Paris-Soir* (6 octobre), veut bien citer quelques passages de mon précédent article. M. Ferroud voudrait que les musiciens fissent entendre, et très haut, leur avis :

Ils ne sont pas gens bavards, écrit-il, mais le jour où ils ont tranquillement, énergiquement, élevé la voix, leur clameur inattendue a suffi à intimider le ministre d'alors, M. Mario Roustan, et à sauver sur le billot la tête de M. Jacques Rouché. Le précédent n'a pas été oublié.

Pareille union serait donc nécessaire aujourd'hui pour obtenir que le Pactole — dont parlait M. Vuillermoz — ne soit pas détourné de son cours et n'aille pas arroser des rives fort peuplées, certes, mais de gens plus soucieux de leur intérêt privé que du sort de l'art français.

Il ne s'agit, dit encore M. Ferroud, ni de distribuer des aumônes ni de favoriser des « combines ». Les ondes passent les frontières, elles peuvent répandre le scandale. Il y va de notre orgueil artis-

tique, lequel, hélas, n'est que trop compromis à toute heure par des diffusions de basse qualité, tant par la nature des programmes que par celle des exécutions, ou par la valeur technique des émissions elles-mêmes... Au reste, quand un de nos postes s'avise de composer un honorable programme d'œuvres de Bach, il s'attire en remerciement les sarcasmes de certain critique en renom, qui estime que cela sort des règles du jeu. Alors?... Alors, formons nos bataillons et marchons bon pas!

Mon Dieu, oui, car nous sommes, malgré tout, plusieurs « bataillons » qui pensons ainsi, et, au surplus, le nombre compte moins que la volonté pour assurer la victoire.

## §

*L'Instrumental* a confié récemment au compositeur Paul Le Flem une enquête sur **le Diapason**. On sait la fâcheuse tendance à hausser le diapason manifestée par les solistes, et singulièrement les violonistes. Et le résultat est effroyable... Parmi les réponses adressées à M. Paul Le Flem, je veux au moins citer ce passage de la lettre de M. Gustave Lyon:

« Croyez-vous que Beethoven ait écrit sa *IX<sup>e</sup> Symphonie* pour être chantée dans la tonalité qu'on lui donne aujourd'hui? Mais, de nos jours, ce chef-d'œuvre « tourne au vinaigre ». Du temps de Lully, de Bach, de Mozart, de Glück, de Beethoven, le diapason était basé sur le *la<sup>3</sup>* à 810 vibrations, alors que le diapason fixé en 1859 partait du *la<sup>3</sup>* donné par 870 vibrations simples. Ajoutons que dans la pratique une aberration sans excuse, car sans utilité, a considéré comme nécessaire d'admettre pour les exécutions symphoniques un diapason dit « d'orchestre » atteignant environ 882 vibrations alors qu'on attaque les premières mesures d'une partition. Comme le diapason de départ s'élève toujours progressivement, on arrive dans la plupart des cas à dépasser 910, voire même 920 vibrations. Or, le *la dièse* du diapason normal est donné par 922 vibrations. La conclusion de ceci est mathématique, on chante le chœur final de la *IX<sup>e</sup> Symphonie* — je prends comme exemple la *IX<sup>e</sup> Symphonie*, mais cette remarque s'applique naturellement à toute la musique classique — un demi-ton au-dessus du diapason normal, lequel diapason normal est déjà un demi-ton au-dessus du diapason utilisé aux *xvii<sup>e</sup>*, *xviii<sup>e</sup>* et commencement du *xix<sup>e</sup>* siècle. On

chante donc en transposant, sans qu'on s'en doute, un ton au-dessus. »

Concluant son enquête, M. Paul Le Flem demande que l'on en revienne à la saine altitude du *la* légal, de 870 vibrations. Qu'on me permette de rappeler ce que j'écrivais ici même le 15 janvier 1932 :

Peut-on obliger les *soprani* à surtendre leurs cordes vocales? L'absurdité de ces errements est évidente. Récemment, après un concerto de violon, on a régalié l'assistance d'une *Symphonie en la*, de Beethoven, transposée en *si bémol*. Il y a sans doute beaucoup de gens que cela ne gêne pas...

Il y en a — et parmi les plus qualifiés, — l'enquête de *l'Instrumental* le prouve, — que cela gêne beaucoup, et qui ne manqueront plus une occasion de le dire.

RENÉ DUMESNIL.

#### HISTOIRE DE L'ART

**Le Congrès de Stockholm.** — Le XIII<sup>e</sup> Congrès international d'histoire de l'Art a tenu ses séances à Stockholm, du 4 au 7 septembre. Préparé avec beaucoup de soin par le Comité international d'histoire de l'Art, que dirige le grand savant belge M. Léo Van Puyvelde et par un comité suédois présidé par M. Roosval, il a obtenu un vif succès; on compta plus de six cents participants, et comme l'organisation matérielle fut excellente, ils emportèrent tous le meilleur souvenir de leur voyage.

La séance d'inauguration ne manqua ni d'éclat ni de discours. Le prince héritier de Suède s'y exprima en un français excellent; il montra d'ailleurs, pendant tout le Congrès, combien il s'intéressait aux questions artistiques; il en fut de même du prince Eugène qui fit aux Congressistes les honneurs de sa belle résidence de Djurgarden.

Le Congrès tint ses assises ordinaires dans les locaux du Parlement suédois, près du Palais Royal et en face du Norrbrö: cadre magnifique, presque trop somptueux, car il fut assez difficile d'aménager les salles de commissions en